

et qui exprimait pour Lali ce qu'elle taisait, qu'elle était vraiment d'ailleurs, et que parmi ces fleurs épanouies à un soleil hivernal mais joyeux, elle était, elle, dont on connaissait si peu le passé et la vie, une fleur de la désolation, une fille de l'Europe d'après-guerre et une orpheline de sa nouvelle patrie. Lali ne possédait pas que cette ambiguïté : en un lieu où beaucoup de filles ressemblaient physiquement à leurs soeurs du dehors, attirant comme elles les hommes et réveillant bien souvent sans le vouloir chez eux, « l'espoir de fonder un jour un foyer », etc., et parmi elles, même les plus masculines comme Marielle à qui répugnait ce genre de tâches, Lali, elle, se distinguait par une affirmation profonde d'un idéal sexuel qu'elle portait dans toute sa personne, et cela, sans aucun compromis, il était écrit sur son visage aux traits purs et sans fard, comme dans la sobriété de ses vêtements de garçon, dans ses gestes économes, monastiques, éclaircis parfois d'une lueur de grâce, qu'elle était de ceux qui depuis longtemps assument le choix d'une sensualité prisonnière des lois du monde, d'un amour poli et travaillé comme une science, dont ils sont, malgré les fers sociaux qu'ils ont dû porter, non plus les victimes ou les martyrs de jadis, mais les radieux libérateurs de la race fière qu'ils représentent aujourd'hui.

Tard la nuit, même lorsque depuis longtemps déjà Tony et Lorraine avaient annoncé le *last call*, il arrivait à Lali de sortir soudain de son isolement, et toujours vêtue de son manteau long et droit qui épousait généreusement sa maigreur, les mains enfouies dans des gants d'hommes doublés de mouton, d'inviter à danser la femme la moins charmante de l'assemblée, souvent une femme démesurée et lourde en qui elle éveillait aussitôt une voix suave, une gratitude émue, et qu'elle invitait au milieu de la piste de danse, à l'heure où tout le monde se préparait à partir, pour une dernière valse dans la nuit agonisante, continuant à valser ainsi calmement, même lorsque d'un seul éclairage au néon, Lorraine et Tony détruisaient le décor et rendaient au jour ce qui ne doit appartenir qu'à la nuit. C'est qu'on avait l'impression, bien souvent, qu'avec la monotone intervention du jour qui avançait, c'est toute la magie des liens créés en quelques heures, pendant la nuit, et une nuit s'accroissant pour chacune comme une extase, qui s'évanouissait avec ces quelques mots *last call*, avertissement que Lorraine ponctuait à la fin avec énervement, ajoutant en s'emparant des bouteilles encore pleines sur la table : « Dehors, les petites filles, c'est l'heure d'aller vous coucher ! » Geneviève avait connu, en sortant des mêmes bars, le silence de plusieurs villes d'Europe, la nuit, elle avait frôlé, avec ce sentiment craintif des rôdeurs que rien ne protège, des murs déserts, des rues givrées, endormies, qu'envahissait soudain de son ombre douteuse la silhouette d'un homme errant sans but, ou errant, le sexe affamé, vers une femme, mais elle avait peu connu encore ces nuits peuplées de visages, d'étreintes de femmes qui ne voulaient pas se quitter, même jusqu'au lendemain soir, car d'un soir à l'autre, ne risque-t-on pas de s'aimer moins, de commettre quelque acte de négligence irréparable, et elle aimait s'étendre elle-même avec ces nuits qui n'en finissaient plus, lesquelles se poursuivaient souvent dehors, à la sortie du bar, pendant que tombait la neige et que sifflait le vent...